

L'INSCRIPTION DU RÉGENT CONSTANTIN DE PAPERŌN (1241)

Redécouverte, relecture, remise en contexte historique

par

MAXIME GOEPP, CLAUDE MUTAFIAN ET AGNÈS OUZOUNIAN

Il est bien connu que, au regard de la Grande Arménie, le nombre d'inscriptions arméniennes conservées en Cilicie est particulièrement faible. C'est un fait d'autant plus regrettable que cette région fut durant deux siècles le théâtre du dernier royaume d'Arménie, un État qui domina l'Orient chrétien au XIII^e siècle, avec sa prestigieuse famille royale d'où étaient issues diverses branches princières, plus puissantes et cultivées les unes que les autres. Les deux plus importants témoignages épigraphiques connus sont dus à la dynastie royale héthoumide, originaire du château de Paperōn, et furent découverts par le père mékhitariste Clément Sibilian en 1875. Il s'agit de l'«inscription du connétable Smbat» sur un mur de la chapelle que ce frère du roi Het'um I^{er} fit construire en 1251 dans l'enceinte même du château et de l'«inscription de Constantin de Paperōn», son père le régent, commémorant en 1241 l'édification sur son ordre d'un couvent à 3 km au sud. Disparue lors de la destruction du mur avant 1979, la première n'est plus connue que par une photographie publiée en 1941. En revanche, la seconde est encore *in situ* : perchée sur un rocher à pic très difficile d'accès, elle fit l'objet de plusieurs reproductions, dont aucune n'avait une qualité suffisante pour un déchiffrement correct. Ce n'est qu'en 2011 qu'une photographie prise en haute définition (Maxime Goepp, p. 244-250) a permis de donner la lecture définitive (Agnès Ouzounian, p. 251-264) de cet important témoignage généalogique laissé par l'homme fort du royaume durant le second quart du XIII^e siècle (Claude Mutafian, p. 265-273)¹.

* * *

¹ Nous tenons à remercier chaleureusement les différents spécialistes qui nous ont généreusement fait bénéficier de leur aide. À Paris, Julien Lacogne a dessiné une carte remarquablement précise et Claude Colin a construit un tableau généalogique clair et lisible. À Erevan, où le travail a été coordonné par Meružan Karapetean, les conseils et remarques du talentueux épigraphiste Alek'san Yakopean ont été particulièrement précieux pour la lecture; il a également participé à la réalisation de la superbe copie de l'inscription, essentiellement due à la compétence et à la patience de Roubēn T'arumean.

L'INSCRIPTION DU RÉGENT CONSTANTIN DE PAPERŌN (1241)

REDÉCOUVERTE DE L'ERMITAGE DE KIZ

Introduction

L'étude des vestiges médiévaux du Royaume arménien de Cilicie a débuté avec le remarquable élan orientaliste qui traversa l'Europe du XIX^e siècle: avec lui furent poussés sur les routes du Levant quelques voyageurs téméraires et érudits, dont certains purent redécouvrir avec émerveillement des pages monumentales de l'histoire de cette région². Alors placée sous l'administration ottomane, la Cilicie n'en restait pas moins hostile et particulièrement difficile d'accès.

Toutefois, les données archéologiques, géographiques et anthropologiques recueillies jusqu'au tout début du XX^e siècle furent nombreuses et de qualité et permirent de conserver le souvenir de bien des vestiges aujourd'hui disparus. Cependant, à l'inverse des travaux menés en Syrie ou en Palestine pour l'étude des États latins d'Orient à la faveur des mandats français et britanniques, aucune étude systématique des vestiges arméniens de Cilicie ne fut entreprise avant la fin du XX^e siècle.

C'est Hansgerd Hellenkemper qui ouvrit la voie en effectuant à partir de 1968 plusieurs voyages d'étude, dont les fruits furent publiés en 1976. Il fut suivi par Robert Edwards dans les années 1980. Ces premiers inventaires approfondis, riches et documentés, couvraient le Taurus, l'Anti-Taurus, l'Amanus ainsi que la large plaine côtière encadrée par ces grands massifs montagneux. Ce vaste territoire fut jadis le cœur de la sphère culturelle arménienne en Cilicie et ces études permirent d'en appréhender d'une façon beaucoup plus précise les dimensions du peuplement.

Depuis 2005, un important travail de mise à jour et d'enrichissement de ces inventaires initiaux a été entrepris par l'auteur de ces lignes. Le but de cette démarche indépendante est, d'une part, à travers une méthode d'exploration systématique des vallées et montagnes ciliciennes, d'en améliorer l'exhaustivité, et d'autre part, de réactualiser les données déjà recueillies en profitant des nombreux progrès technologiques et scientifiques réalisés depuis.

² Citons notamment Langlois 1861, Sibilian 1876 et Davis 1879 dont les récits des voyages restent des références.

Si de nombreux sites inédits ont déjà été identifiés, la redécouverte de certains autres, déjà étudiés, permet parfois d'apporter un meilleur éclairage sur la compréhension de leur histoire. Il en va ainsi du site de Kilissa Kale, monastère fortifié arménien édifié en 1241 par le baron Constantin, père du roi de l'époque, dont les vestiges furent étudiés à la fin du XIX^e siècle et que cet article propose de revaloriser.

Situation générale

Le monastère, aussi connu sous le nom de Kız, se situe dans la région montagneuse placée directement au Nord de la ville moderne de Mersin, au cœur d'une des anciennes baronnies les plus puissantes du royaume arménien (pl. I, p. 281). Ce massif montagneux est délimité à l'Est par le Deli Çay, rivière de moyenne importance dont le lit particulièrement profond s'impose comme une véritable frontière, et au Nord et à l'Ouest par le rebord du plateau anatolien. Le relief accidenté de la région et l'absence d'axe de communication important permettant de la traverser expliquent probablement le choix de la plupart des voyageurs orientalistes d'avoir évité de s'y aventurer.

Le centre névralgique en était incontestablement la grande ville fortifiée de Paperŏn, fief de la famille royale des Héthoumides. Juchée sur un plateau rocheux présentant de toute part des falaises abruptes, la citadelle culmine à près de 1500 m. Le long de chacun des passages qui, remontant les vallées, permettent d'atteindre le site, les Arméniens réalisèrent une série d'ouvrages forts encore préservés. On rencontre ainsi des tours maîtresses sur les routes venant du Sud (Belen Keşlik, Gözne), des fortins le long de celles partant vers l'Ouest (Evciler, Hişar) et, vers le Nord, la forteresse inédite de Böğrüegri³, qui offre une intervisibilité directe entre Paperŏn et Lambron. À ces ouvrages proches (ceux qui ont été listés se trouvent tous dans un périmètre n'excédant pas 10 km) s'ajoute une dizaine d'autres, plus éloignés, qui sont situés dans le prolongement de ces routes.

Les orientalistes qui visitèrent Kız ne livrèrent que peu d'indications concernant l'emplacement exact du monastère⁴ et ce sont les éléments de

³ Ce site a été identifié et visité par l'auteur en 2011. Sa morphologie laisse penser qu'il pourrait s'agir de la forteresse de Smbat (Alichan 1899, p. 79).

⁴ Lohmann donne deux photographies (Lohmann 1901, p. 14, 20) de Kız mais semble ne pas en être l'auteur. En effet, la description qu'il donne de Paperŏn et ses environs n'est qu'une longue citation de Langlois alors que sa description de Sis est un vrai témoignage. En outre, les photographies de Kız, Paperŏn et Lambron sont mal légendées,

description donnés par le père Sibilian qui apportent les éléments les plus précieux⁵ : «Au sud-ouest de Tchander⁶, à une distance d'une heure ou un peu plus les montagnes qui surplombent le torrent qui forme la Vallée de Moulin, *Déghirmén-déréssi*, se resserrent et laissent à peine un étroit passage pour poser le pied. Sur un plateau pittoresque se trouvent les ruines d'un autre couvent [...]. Ce lieu est appelé par les musulmans *Kilissé-boghazi*, ou *Kétchi-boghazi* (Col de l'Église ou de la Chèvre)».

Après une tentative infructueuse de localisation en 2007, le site a finalement pu être identifié et visité par l'auteur en mai 2011⁷. Le monastère de Kız, situé à seulement 3 km au Sud de Paperōn, est placé à l'écart des principales voies de communication. On l'atteint aujourd'hui depuis le village moderne de Ayvagediği/Fatih (qui est aussi un point de départ pour rejoindre, par un autre chemin, Paperōn). Une piste partant vers l'Est, à peine carrossable, permet de descendre le long d'une vallée relativement étroite creusée par un affluent du Deli Çay. Après deux kilomètres, on croise les ruines de Sinap, presque dissimulées par la végétation. Il faut passer les vestiges de cette tour maîtresse arménienne et poursuivre la descente vers l'Est. La piste continue, pendant un peu plus de 3 km, en longeant un torrent et toute une série de parcelles mises en culture, et permet, finalement, de s'approcher de l'extrémité de cette vallée. Les derniers trois cents mètres ne peuvent être parcourus qu'à pied. On doit poursuivre la descente en traversant quelques champs d'arbres fruitiers, entrer dans les bois et traverser à gué le torrent. En longeant ensuite la rive droite du torrent, on atteint l'endroit où la vallée s'effondre brutalement en s'ouvrant sur le lit du Deli Çay qui coule 2 km en aval. Chacun des bords de la vallée forme alors un promontoire dont les flancs verticaux tombent à pic. C'est à cet endroit précis, sur le promontoire Sud, à la faveur d'un décrochement vertigineux de la montagne, que les maçons arméniens choisirent d'implanter le monastère de Kız (fig. 1, p. 274).

l'auteur confondant systématiquement Paperōn et Lambron. Gottwald, qui étudia aussi la région (Gottwald 1936), ne mentionne pas Kız. Edwards, qui a visité deux fois le site (Edwards 1982, p. 102; Id. 1983, p. 144; Id. 1987, p. 172), donne l'ancien nom d'un village qui permettait de localiser la piste menant à l'ermitage: *Kayacı*. Hellenkemper (Hellenkemper-Hild 1990, p. 386) n'apporte pas d'élément nouveau.

⁵ Alichan 1899, p. 77.

⁶ Paperōn, actuel Çandır.

⁷ L'auteur était, à cette occasion, accompagné de Julien Lacogne, architecte urbaniste de l'État.

Le monastère de Kız

Les vestiges du monastère sont intégralement accolés à la falaise et la superbe vue qui s'offre au visiteur porte uniquement vers l'Est. Même Paperōn, situé au Nord⁸, n'est pas directement visible.

Les principaux éléments architecturaux qui furent observés au XIX^e siècle sont encore en place (pl. II, p. 282). Le premier consiste en une série d'ouvrages défensifs qui permettaient de contrôler l'accès au monastère, consistant en un chemin long d'une cinquantaine de mètres formé par un décrochement de la falaise et n'excédant jamais (souvent à la faveur d'ouvrages de soutènement) deux à trois mètres de large. La porte principale n'est pas préservée et seuls quelques parements d'un important massif marquent encore l'emplacement de ce qui devait constituer l'unique point d'accès. Une fois ces vestiges dépassés, le passage s'élargit légèrement, contenu à droite par la paroi rocheuse et à gauche par une courtine dressée dans le prolongement du retrait de la falaise et dont il reste quelques fragments. Cette technique de mise en défense rappelle celle qui a été mise en œuvre dans le cadre de l'accès à la citerne située au pied du promontoire de Paperōn.

Finalement, on pénètre au cœur du monastère en franchissant une porte partiellement préservée, aménagée dans un mur qui barre complètement le passage que l'on vient de décrire.

L'intérieur est constitué d'une série de grandes cavités très largement ouvertes dont aucun aménagement spécifique n'a été préservé⁹. L'espace formé est relativement exigu même si ces cavités s'enchaînent sur une cinquantaine de mètres. L'ensemble du monastère suit la forme arrondie du promontoire rocheux. Son point le plus à l'Est est formé par un piton qui se projette de plusieurs mètres en avant de la falaise (fig. 2, p. 275). C'est sur cet emplacement naturel parfaitement orienté que fut édifiée l'église de Surb-P'rkīč' ou du «Saint-Sauveur»¹⁰.

⁸ Il est fort probable qu'un chemin permettait de gagner directement Paperōn sans passer par Sinap à l'époque médiévale. Edwards mentionne une piste filant vers le Nord qui pouvait remplir cette fonction mais que nous n'avons pas pu retrouver en 2011 (Edwards 1983, p. 144). Les vestiges d'une autre piste contournant par le Sud-Est les hauteurs qui séparent les deux sites ont toutefois pu être identifiés lors d'une nouvelle visite réalisée en mai 2012. Malheureusement, les glissements de terrains et autres aménagements récents ne permettent d'en suivre le tracé que sur quelques centaines de mètres.

⁹ La roche formant le sol des chambres situées à l'extrémité Sud portent toutefois la marque des portes et parois en bois qui les isolaient les unes des autres.

¹⁰ Le nom est connu par l'inscription portée par le mur Sud dont il est question dans cet article.

Depuis la visite des derniers explorateurs, la dégradation naturelle de l'édifice a sensiblement avancé, mais il conserve fière allure (fig. 3, p. 275). L'ensemble est réalisé en une belle maçonnerie fourrée dont les parements de calcaire ont les faces lisses, à l'exception de la plupart de ceux qui forment les assises basses, qui portent la trace de légers bossages. Comme l'avait remarqué Edwards, cet appareil régulier rappelle celui qui a été employé pour le palais de Papeřon. La similarité est en outre renforcée par la présence, à Kız comme à Papeřon, d'aménagements linéaires horizontaux dans les parements extérieurs destinés à envoyer de probables poutres décoratives. Les poutres ayant disparu, il ne reste qu'une rainure d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur parcourant tout le pourtour de l'édifice à une hauteur d'environ deux mètres ainsi qu'au niveau du sol pour les murs Nord et Est¹¹ (fig. 2, p. 275).

L'église est composée d'une grande nef simple dans laquelle on entrait par une porte placée à l'Ouest. Il n'en reste que les premières assises de l'encadrement, qui était classiquement orné d'un corps de moulures constitué autour d'un tore. Une seconde porte latérale couverte d'un arc clavé en plein cintre était aménagée dans le mur Sud.

Le chœur, de forme semi-circulaire, se détache de la nef, comme pour l'ensemble des chapelles castrales et églises arméniennes connues, par deux légers ressauts verticaux d'une dizaine de centimètres. Il est percé en son centre d'une fenêtre étroite et haute dont le couvrement est fait d'une petite voûte en demi-cône à deux claveaux (fig. 4, p. 276). Sur la face extérieure, cette ouverture est rehaussée d'une frise géométrique que l'on retrouve notamment sur la grande église de Papeřon, dans celle de Sari Çiçek et sur d'autres sites encore¹² (fig. 5, p. 277). Il était couvert d'une demi-coupole dont il ne reste plus que quatre lits d'assises concentriques, le reste s'étant effondré depuis la visite d'Edwards. La liaison de la coupole avec les murs porteurs est marquée par une délicate moulure, laquelle porte quelques fragments d'une fresque colorée. Dans le chœur, deux niches latérales placées l'une en regard de l'autre de part et d'autre de l'axe de la nef participent au décor. Les bords sont ornés de sculptures mimant deux colonnettes mêlées, et des fragments de fresques sont, là aussi, encore visibles (fig. 6, p. 278).

¹¹ Dans la région, un troisième exemple inédit d'architecture héthoumide présente cette même caractéristique.

¹² Ce type d'ornement, s'il reste rare en Cilicie, est extrêmement courant dans l'architecture religieuse arménienne.

L'éventrement du mur Nord de la nef, déjà préoccupant dans les années quatre-vingt, s'est considérablement aggravé du fait de la croissance d'un pin prenant racine directement à l'intérieur du cœur de maçonnerie. Il n'en reste que les vestiges directement liés au chœur. Ces derniers portent encore la trace d'une niche latérale, elle aussi décorée.

Le mur Sud, encore quasiment intact, présente, sur sa face extérieure, une inscription monumentale en arménien, contenue entre la porte latérale de la nef et l'extrémité Est du mur (fig. 7, p. 278). Située, comme le mur Nord et le chevet, au droit du précipice, l'inscription est observable depuis les cavités directement attenantes à l'église, même si la distance imposée n'en permet pas une lecture directe. Contrairement à la grande inscription de Paperōn¹³ (fig. 8, p. 279), les caractères ont été finement gravés, directement sur les parements du mur (fig. 9, p. 279). Plusieurs empochements situés à la base du mur permettaient probablement de supporter une structure attenante en bois qui permit, entre autres, à l'artiste-sculpteur de réaliser sa commande¹⁴. Là où le père Sibilian dut passer des heures à déchiffrer au moyen de jumelles les dix-huit lignes de symboles¹⁵, un équipement moderne de photographie permet sans trop de difficultés de saisir avec précision l'ensemble de l'inscription dont les dimensions sont remarquables¹⁶. En plus de permettre d'améliorer considérablement les conditions de lecture, ce travail de prise de vue numérique a aussi permis d'établir un archivage numérique en trois dimensions en s'appuyant sur une méthode de photogrammétrie développée par le laboratoire Matis de l'IGN (pl. III, p. 283).

Une autre particularité exceptionnelle de cette église consiste en la présence d'un ouvrage rectangulaire directement accolé à l'entrée Ouest, dont il prolonge l'entrée dans la nef. Les parements internes et externes présentent une taille fruste sans bossage qui se distingue de ceux qui ont été employés pour le reste de l'édifice. Il n'en reste qu'une assise visible au niveau du sol, mais il s'agit très probablement d'un narthex. Ce type d'ouvrage s'apparente généralement à un mausolée¹⁷.

¹³ Cette inscription dont il ne nous reste aujourd'hui qu'une photographie montre que les caractères étaient taillés en relief dans le parement, et non gravés.

¹⁴ Cette structure rendrait aussi possible l'usage de la porte latérale qui ouvre sur le mur Sud.

¹⁵ Alichan 1899, p. 77.

¹⁶ Chaque ligne s'étale sur près de trois mètres de long et l'ensemble couvre une surface d'un peu moins de cinq mètres carrés.

¹⁷ En Arménie, la présence de narthex — ou *gawit'* — dans les complexes monastiques est courante. Citons, à titre d'exemple, les *gawit'* des grandes églises des monastères de Sanahin et Yovhannavank'.

Le seul autre exemple connu de structure similaire en Cilicie est en avant de la grande église de T'oros I^{er} à Anavarza¹⁸.

Le monastère de Mlič (Mlidch), connu par le colophon du manuscrit 3133 de Jérusalem daté de 1183, est réputé être «au pied de Paperōn»¹⁹ en même temps qu'il renferme le mausolée des princes héthoumides de Paperōn. Pour autant, son identification avec l'ermitage de Kız n'est pas évidente, plusieurs autres sites arméniens de la région possédant d'autres caractéristiques les rendant aussi éligibles²⁰.

Conclusion

Il apparaît que le site de Kız est d'une richesse unique et qu'il constitue une étonnante exception à la liste de ceux qui, portant des symboles chrétiens et/ou arméniens ostensibles, ont été mutilés ou ont disparu en Cilicie²¹. La poursuite de l'étude de cette région et des vestiges exceptionnels qu'elle renferme est un travail urgent et essentiel pour parfaire notre connaissance historique des forteresses et monastères arméniens du domaine des barons héthoumides de Lambron et de Paperōn.

M. G.

¹⁸ Selon Edwards, les vestiges très ruinés de la grande structure située en avant de l'entrée Ouest pourraient être les restes d'un autre *gawit* (Edwards 1983, p. 128).

¹⁹ Mat'evosyan 1988, n° 254, p. 235.

²⁰ Malgré l'absence d'église et de mausolée, Hellenkemper et Hild ont préféré reconnaître Mlič (Melidj) dans le site proche de Gözne (Hellenkemper-Hild 1990, p. 351).

²¹ Observées, parfois photographiées, les inscriptions monumentales de Sis, Paperōn (fig. 8), Tamrut ou Mancılık, les croix frappant le linteau des porteries de Bostan ou Yılan Kale ou encore celle qui décorait l'entrée de la petite chapelle arménienne du fortin de Işa ont ainsi toutes disparu ou ont été vandalisées au cours des dernières décennies.

L'INSCRIPTION DU RÉGENT CONSTANTIN DE PAPERÛN (1241)

RELECTURE

1. Introduction

L'inscription (fig. 9, p. 279, pl. IV, p. 284) qui figure sur le mur sud de l'église Surb-P'rkic' (Saint-Sauveur) compte dix-neuf lignes gravées sur une série de huit assises de pierres. Mise à part la première assise qui n'a qu'une ligne comportant cinq caractères gravés sur deux pierres, les quatre assises suivantes comptent trois lignes chacune et les trois dernières deux lignes chacune. Le début de la ligne 13 (cinquième rangée de pierres) mord sur la sixième assise et la fin de la ligne 18 (huitième rangée) mord sur la septième assise.

Les lettres sont en *ḫrḫwḫwḫr* *erkat'agir* avec de nombreuses combinaisons de deux ou trois caractères. L'inscription comporte des abréviations signalées par un *ḫwḫwḫw* *patiw* (𐎧), des caractères à valeur numérique, divers signes de ponctuation ou d'intonation (※ / ∴ / ∙ / / ' / : ∴ / ' / ^), qu'il est parfois difficile d'identifier. Il n'y a pas d'espace entre les mots.

Certaines pierres portent des marques de tâcheron, gravées en général dans un des angles. On en relève au moins deux types (indication de la rangée de pierres en chiffre romain, suivie, en chiffre arabe, du numéro de pierre dans l'assise):

IV,5; V,6; V,9



V,4; V,5; V,8; VII,5; VII,8



On trouve deux autres marques qui, en fait, sont peut-être identiques aux précédentes mais non complètement visibles:

IV,7



VII,6



À l'intérieur de l'église, une des pierres du mur nord porte encore un autre type de marque de tâcheron:



2. Déchiffrement²²

Entre barres obliques (/ /) sont notés le numéro de ligne (chiffre arabe) de l'inscription et le numéro d'assise (chiffre romain) suivi du numéro de ligne sur la pierre.

Le trait vertical (|) marque les limites de pierre sur une assise.

Les accolades ({ }) signalent les caractères restitués.

Les chevrons fermant et ouvrant (> <) indiquent des caractères superflus.

Les combinaisons de lettres sont indiquées par le soulignement des caractères. Lorsque deux ou trois caractères liés sont suivis d'autres caractères liés, ces derniers sont doublement soulignés. Quand un seul caractère est souligné, c'est qu'il ne s'agit pas exactement d'une combinaison mais d'un caractère de plus petite taille placé sous le caractère qui précède.

Les mots ont été séparés par des espaces.

/1 – I,1/ Ի ԹՎ ՈՒՂ

/2 – II,1/ † ԾԻՆԵՅԱԻ ՏԱՃԱՐՍ ՍԻՔ ՓԴԿՁԻՆ ԵՒ ԱՆԱՊԱՍՍ : ՀՐԱՄԱՆԱԻ ԵՒ ԾԱԽԻԻՔ : ԹՊԱՀԱԻՐՆ ԿՈՍՏ : ԻԻԲ | ՏՈՒՆ ԱՂԱԻԹԻՅ

/3 – II,2/ ԸՍՏ | ՏՆ ՀՐԱՄԱՆԻ ²³ ԹՅ ՈՐ ՈԶ | ԱՌՆՈՒ ԶԽԱԶ | ԻԻԲ ԵՒ ԳԱ ԶԿԻԻ | ԻՄ ԶԵ ԻՆԶ ԱՐ: ²⁴ ԺԱՆԻ : | ԿԱՄ ՈՐ ՍԻՐԻ ԶՈՒՍՏ | ԵՒ ԶՐՈՒՍՏ ԶԵ

/4 – II,3/ ԻՆԶ ԱՐԺԱՆԻ : ԱՐԴ ՍԱ ԲԱԶՈՒՄ ԱՆԳԱՄ Ի ՄԱՀ ԵՒԵԱ, ԶԱՆԶՆ >Ի< ²⁵ ՎՆ ԱՇԽԱՐՀԻՍ ԵՒ ՀԱՍՏԱՏՈՒԹԵԱՆ

/5 – III,1/ ԵԿԵՂԵՅԵԱՅ : ԸՍՏ ԱՅՆՄ ՀՈՎԻԻ ՔԱԶ | ԶԱՆԶՆ ԻԻԲ ԴԵԼԻ Ի ՎԵՐԱ ՈԶԽԱՐԱՅ : ԵՒ ԸՍՏ | ՊԱԻՂՈՍԻ ԹՅ ԱՅՆԶԱՓ ՍԻՐԵԱՅ

/6 – III,2/ ԱՇՐ ԶԱՇԽԱՐՀ ՄԻՆԶ ԵՒ | ԶՈՐԴԻՆ ԻԻԲ ՄԻԱԾԻՆ ԵՏ : ՍԱՊԻՍ ԵՒ | ՍԱ ԱՐԱՐ : ՀՈԳԱՅՈՎ ՎՆ ՀԱԻԱՏԱՅԵԱՅ : ԵՒ ԻՆՔՆ ՍԻՐԵԱՅ ԶՄԻԱ

/7 – III,3/ ԵՆԱՆԱ, : ԸՆԴ | ԱՆԶԻՆ ԵՒ ԸՆԴ ԱՅ ԽԱԽԱՅՈՎ : | ԸՍՏ ԱՅՆՄ ԹՅ ԶԱՆԱԻԴԵՆՈՒԹԻ Ս ԻՄ ՊԱՏՄԵՅԻՅ ԵՒ ՀՈԳ ²⁶ ԱՅԱՅՅ ՎՆ Ս ՄԵՂԱՅ | ԻՄՈՅ : ԵՒ ԹՅ ԲԱ

²² Je remercie très vivement Alek'san Yakobean (Institut orientaliste, Académie des sciences d'Arménie) pour toutes ses remarques concernant le déchiffrement et la lecture de cette inscription.

²³ Ponctuation difficile à identifier d'une façon sûre.

²⁴ Il ne s'agit peut-être pas d'un signe de ponctuation mais de simples trous dans la pierre.

²⁵ Alek'san Yakobean suppose que le graveur a pu commencer à écrire Ի ՎԵՐԱՅ avant d'inscrire Վ[ԱՍ]Ն. Mais il semble y avoir quelques traces de caractères entre le Ն et Վ, peut-être une combinaison des lettres Ի et Բ, même s'il s'agit là d'une combinaison peu commune (cf. Abrahamyan [1973, p. 191] qui donne, pour նք, le dessin de trois lettres liées); il faudrait alors rétablir Ի{Բ}.

²⁶ Il semble y avoir un *patiw* — non approprié — au-dessus de ԳԱ.

3. Lecture

Les abréviations ont été développées — excepté les caractères à valeur numérique — et mises entre crochets ([]). La ponctuation a été conservée telle quelle³⁰. Des majuscules ont été mises aux noms propres et en début de phrase ou de citation. Les lettres manquantes — notamment j et ı (cf. 5.5.1 et 5.5.2) — ont été ajoutées et placées entre chevrons (< >). Aux lignes 9 et 13, le Է — fautif (cf. 5.5.3) — a été mis en italique. Le texte a été divisé en quatre paragraphes.

/1/ Ի քվ[ին] Ո՛Ղ /2/ † Շինեցաւ տաճարս Ս[ուր]բ Փրկչին եւ անապատս :
 հրամանաւ եւ ծախիւք : ք[ա]ղաւոր]ահաւրն Կոստ[անդեայ] : իւր տուն աղաքից
 /3/ ք[ստ] S[եառ]ն հրամանի · քէ Որ ոչ առնու զխաչ իւր եւ գա<յ> զկնի իմ
 չէ /4/ ինձ արժանի : կամ Որ սիրէ գուստր եւ գրուստր չէ ինձ արժանի : Արդ
 սա բազում անգամ ի մահ եղեալ գանձն >ի< վ[ա]ն աշխարհիս եւ հաստատութեան
 /5/ եկեղեցեաց : ըստ այնմ Հովիւ քաջ գանձն իւր դնէ ի վերա<յ> ոչխարաց : եւ
 ըստ Պաղոսի քէ Այնչափ սիրեաց /6/ Ա[ստուա]ծ գաւթարի մինչ եւ գորդին
 իւր միաձին ետ : Սապէս եւ սա արար '. հոգալով վ[ա]ն հաւատացելոց : եւ
 ինքն սիրեաց գմիւ/7/յնանալ : ընդ անձին եւ ընդ Ա[ստուծո]յ խաւսելով : ըստ
 այնմ քէ Զանաւրէնութի[ւն]ս իմ պատմեցից եւ հոգացայց վ[ա]ս[ն] մեղաց իմոց :
 եւ քէ Բա/8/րի է նստել լոկի միայն ի տան : տալ հողո<յ> զբերան զի կա<յ>
 յոյս ✕

Արդ ունէր սա :Ե՛ : որդի · եւ :Գ՛ : դուստր : Զմի որդին Ա[ստուծո]վ
 ք[ա]ղաւոր]եցուցանէ Հայոց /9/ զպանծալին եւ զգեղաղէն եւ զլին առա-
 փնութեամբ քէ շէրուն : եւ զԲ՛ որդն զԲարսեղ արքեպ[իսկոպոս] ք[ա]ղաւոր]-
 ուրե[ան]ն : եւ զԳ՛ որդն Սմբատ սպարապետ : եւ զԴ՛/10/որդն Աւսին
 պալլ : եւ զԵ՛ երորդն Լեւոն իւրանաց իւրան ✕

Եւ գաւազ դուստր իւր կուսան · յարդարէ ի կարգս կրանաւորութեան : /11/ Եւ
 գմիւսն ամուսնացուցանէ ընդ ք[ա]ղաւոր]ին Կիպրաց<ւ>ոց : Իսկ զԳ՛ որդն
 տա<յ> կնութե[ան] պալլին Կիպրոսի · որ էր տէր Պերուք[ի] եւ Յոպպէի ·

/12/ Արդ նուաստս վարդապետաց Թադէ : ձեռն<ա>սնունդ³¹ գովով հաւր ք[ա]-
 ղաւոր]ին : եւ նա հրամայեաց մերում տրպութե[ան]ս սկիզբն առ/13/նել այսմ
 անապատի · վ[ա]ն անձին իւրո<յ> · ի բաց ելանել ի ստորաբարձութենէ
 կենցաղոյս : եւ վ[ա]ն հոգու<յ> հոգալ : /14/ Եւ ես հնազանդ կամաւ
 կատարեցի զհրամա<յ>եալն '. մինչեւ ի յանգել ամենայնին : Արդ աղաչեմ
 զ<ն>ամենեսեան /15/ վ[ա]ն Ա[ստուծո]յ : որք հանդիպի կամ բնակիւք աստ,

³⁰ Excepté le signe: qui sépare les deux premières syllabes du mot ԱԲ:ԺԱՆԻ à la ligne 3.

³¹ Le mot ձեռնասունդ — synonyme de ձեռնասուն — ne se trouve pas dans *NBHL*, mais dans *MHB* p. 445.

գյառաջասացեալ ի խնաց ի խնաց զքաղաքի ահայրն Կոստանդին
 յիւստի /16/ աղաքիւք : հանդերձ որդու վի եւ զարմիւք : եւ զմերս
 ն[ո]ւաստութիւնն զի բազում տառապեցաւ > : /17/ Թեպէտ եւ ծախքն
 արքունական էր : այլ տեղս դժուար : եւ ես ցաւոտ անձամբ վ[ա]ն յուսուց > եւ
 յարութեան /18/ յաւժար կամաւ աշխատէի : Աղաչեմ անտես չառնել զմերս
 տառապանք : /19/ եւ Տ[է]ր Յ[իսու]ս ամենեցուն ողորմեսցի : ~ Ամէն : կամ լրջ³²

4. Traduction³³

/1/ En l'an 690 (= 1241) /2/ a été construit ce temple du Saint-Sauveur et ermitage, sur l'ordre et aux frais du père du roi, Kostandin, [comme] maison de prières pour lui, /3/ selon le précepte du Seigneur: «*Qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi*» ou: «*Qui aime [son] fils et [sa] fille n'est pas* /4/ *digne de moi*». Or, lui, plusieurs fois il a mis sa vie en danger³⁴ pour ce pays et l'établissement /5/ d'églises, selon cette [parole]: «*Le bon berger donne sa vie pour [ses] brebis*», et selon Paul: «*Dieu a tant aimé* /6/ *le monde qu'il a donné son Fils unique*». Lui aussi a fait de même, s'inquiétant pour les croyants. Et lui a aimé /7/ s'isoler, parlant seul à seul avec Dieu, selon cette [parole]: «*Je raconterai mes iniquités et je m'inquiéterai à cause de mes péchés*», et: «*Il* /8/ *est bon de s'asseoir seul en silence dans la maison, de mettre* [sa] *bouche dans la poussière car il y a de l'espoir*».

Or, lui [Kostandin] avait 5 fils et 3 filles. L'un de [ses] fils, par [la grâce de] Dieu, il le fait roi d'Arménie: /9/ le superbe et très beau et plein de vertu Het'um; et le deuxième, Barsel, [il le fait] archevêque du royaume; et le troisième, Smbat, généralissime; et le quatrième, /10/ Awšin, bailli; et le cinquième, Lewon, prince des princes.

Et sa fille aînée, vierge, il la prépare [à entrer] dans les ordres monastiques. /11/ Et l'autre, il la marie au roi de Chypre (litt. des Chypriotes, Kiprac'i). Quant à la troisième, il la donne comme épouse au bailli de Chypre (Kipros), qui était seigneur de Beyrouth (Perut') et de Jaffa (Yoppē).

/12/ Or, moi, le plus indigne des *vardapet*, T'adē, [j'ai] été élevé par le père du roi. Et lui nous a ordonné à nous, qui sommes vil, de commencer /13/ cet ermitage, s'inquiétant pour sa personne quand il quittera

³² Le sens de ces derniers caractères n'est pas clair.

³³ Les termes placés entre crochets ([]) ont été ajoutés pour les besoins de la traduction. Les citations scripturaires (voir §6) sont en italiques et mises entre guillemets.

³⁴ Litt. «il a mis sa personne à la mort».

la mondanité de cette vie et pour [son] âme. /14/ Et moi, docilement, j'ai accompli ce qu'il avait ordonné jusqu'à tout achever. À présent je [vous] prie tous, /15/ pour [l'amour de] Dieu, vous qui lisez [ceci] ou habitez ici, de vous souvenir du prince des princes susdit, le père du roi, Kostandin, /16/ dans [vos] prières, ainsi que de [ses] fils et de [sa] famille, et de nous, indigne, car j'ai beaucoup peiné. /17/ Bien que les frais aient été [à la charge] du roi, cependant cet endroit [étant] difficile et moi souffreteux, pour l'espérance et la résurrection, /18/ avec zèle [et] de bon gré, je travaillais. Je [vous] prie de ne pas négliger nos peines. /19/ Et le Seigneur Jésus aura pitié de tous. Amen. [***³⁵]

5. Remarques

L'inscription du mur sud de l'église Surb-P'rkic' est remarquable à plusieurs titres: outre sa longueur — exceptionnelle pour la Cilicie — , elle compte un nombre important de combinaisons de lettres (§ 5.1), de signes de ponctuation (§ 5.4), de citations scripturaires (§ 6).

5.1. Combinaisons

Les combinaisons de lettres sont nombreuses et lient deux ou trois caractères.

Les syllabes *mf* et *fm* sont notées par la même combinaison, de même pour *lf* et *fl*, pour *tp* et *pt*, pour *huf* et *ufh* ou pour *hfi* et *fih*. L'astérisque (*) indique ci-après les combinaisons de caractères appartenant à deux mots différents.

5.1.1. Combinaisons de deux caractères³⁶

mq 10 – *mf* 17 – *mf* 4, 11, 12, 14, 14, 14, 14, 14, 17, 18, 19, 19 – *mf* 3, 7, 7, 7, 8, 9, 10, 10, 10, 13, 13, 14, 14, 14, 15, 15, 15, 16, 17, 18 – *mn* 3, 9, 15, 18, 18 – *mp* 2, 3, 4, 4, 4, 5, 6, 6, 8, 9, 9, 9, 10, 10, 12, 12, 13, 14, 14, 16, 17, 17, 18 – *mt* 2, 5, 6, 7, 7, 10, 10, 10, 12, 14, 16, 17, 18, 18, 18 – *qt* 9, 16 – *qm* 12 – *qd* 17 – *lf* 9, 14, 19 – *fl* 3, 5, 6, 6, 6, 7, 7, 7, 9, 9, 10, 10, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 17, 17, 17, 19 – *tp* 9 – *pt* 3, 5, 7, 7, 13, 17 –

³⁵ Suivent, séparées par deux pierres ne portant aucune lettre inscrite si ce n'est les parties basses de lettres appartenant à la ligne précédente, deux séries de caractères (*kam*['?], d'une part, *l r č'* d'autre part) dont le sens paraît pour le moins énigmatique; les trois derniers caractères, gravés à gauche et en bas de l'inscription, pourraient être la «signature» du graveur.

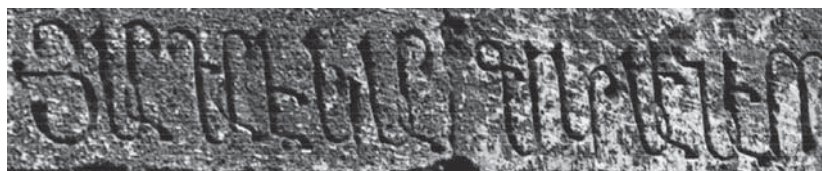
³⁶ Les chiffres renvoient au numéro de ligne de l'inscription.

իկ 8, 10* – իմ 7 – ին 8, 9, 10, 13, 14 – լե 10 – լի 9, 9, 11, 13*, 15* –
կե 13 – կի 11, 11, 15 – կն 11 – կո 10 – հո 8, 13, 13 – հր 12, 14 – դե 9 –
մե 7, 12, 18 – մի 6, 6, 6, 8, 8, 11, 14, 16 – նա 11, 12, 14, 14, 15, 17 –
նե 13, 18 – նե 8 – նի 4*, 8* – նկ 15* – նմ 5, 7 – նո 12, 12, 19* – նս 8 –
նւ 16 – ոս 15 – ոլ 5, 6, 7, 12, 16 – որ 3, 8, 8, 9, 9, 10, 10, 11, 13, 15,
16, 19 – պա 10, 11, 13, 18 – պե 9, 11, 12 – պե 6, 11, 17 – պի 15 – պր 11,
11 – սա 6, 8, 15 – սբ 2 – սե 7, 9 – սի 6 – սկ 11 – սմ 9, 13

5.1.2. Combinaisons de trois caractères

ադե 12 – ադե 8, 11, 17* – դար 10 – համ 14 – հաո 12* – հար 17* – հաւ 10

Exemple de suite de combinaisons de deux ou trois caractères



Յ ԱՐ ԴԱՐ Է Ի ԴԿ ԱՐ Ի ԴՍ ԿՐ ԱԻ ԶԱԻ ՈՐ (10)

5.1.3. Combinaison de deux caractères avec un second caractère plus petit placé en dessous du premier caractère



ՏԲ (8, 10)

5.2. Abréviations

5.2.1. Noms sacrés

Les noms de «Dieu», de «Seigneur», de «Jésus» et de «saint» sont abrégés: Աստուած (6, 7, 8, 15), Տէր (3, 19), Յիսուս (19), Սուրբ (2).

5.2.2. Date

La date est introduite par l'abréviation usuelle ԹՎ (1), c'est-à-dire րիւ, րուական ou րվական.

5.2.3. Titres

Le nom du «roi» est partout abrégé (p^{\sim}q), qu'il s'agisse du simple substantif բագաւոր (11, 12), du composé բագաւորահայր «père du roi» (2, 15), du nom abstrait բագաւորութիւն «royaume» (9), ou du verbe բագաւորեցանէմ «faire roi» (8).

Le titre «archevêque» արքեպիսկոպոս est également abrégé (9).

Mais տէր «seigneur» (11), dans son sens non religieux, n'est pas abrégé.

5.2.4. Noms propres

Le nom de Kostandin (Constantin) est noté Կոստ surmonté d'un signe d'abréviation (2, 15). Les noms des fils de Kostandin et du roi Het'um ne sont pas abrégés.

Dans le nom du graveur, chargé de la construction, Թադէ (T'adē) (12), les trois dernières lettres sont combinées en un seul signe, qui, en même temps que l'initiale Թ, est surmonté d'un *patiw*. Peut-être faut-il comprendre Թադէոս (T'adēos).

5.2.5. Divers

Le suffixe -ութիւն des noms abstraits est abrégé dans les mots suivants: անարէնութիւն (7), առաքինութիւն (9), բագաւորութիւն (9), կնութիւն (11), տրպութիւն (12), նուաստութիւն (16).

Ce suffixe n'est pas abrégé dans հաստատութիւն (4), կրանաւորութիւն (10), ստորաբարձութիւն (13), յարութիւն (17).

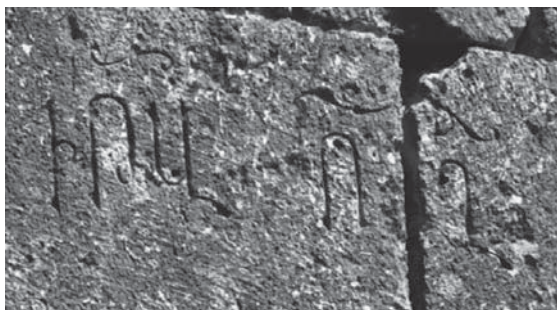
La préposition վասն est normalement abrégée en վ[~]ն (4, 6, 13, 13, 15, 17), mais on trouve aussi վ[~]ս (7); peut-être s'agit-il, dans ce dernier cas, d'une faute du graveur.

5.3. Caractères à valeur numérique

Les caractères à valeur numérique sont surmontés d'un *patiw*. C'est le cas pour la date, à la ligne 1, et les lettres suivies des suffixes -որդ ou -երորդ servant à former les nombres ordinaux:

ձ[~]շ (1), Բ[~] (9), Գ[~] (9, 11), Դ[~] (9), Ե[~] (10).

Il est intéressant de noter que le signe placé au-dessus des deux caractères indiquant la date (ligne 1) est en fait un «double» *patiw*, les deux extrémités de la ligne courbe se terminant chacune par deux «volutes».

Date et «double» *patiw* (1)

Les caractères à valeur numérique peuvent aussi, en plus d'être surmontés d'un *patiw*, être précédés et suivis de deux-points, comme c'est le cas à la ligne 8, où il s'agit de nombres cardinaux:

:ḫ̄ : (8) et :ḡ̄ : (8).

5.4. Ponctuation

L'inscription a une très riche ponctuation. La surface des pierres présentant de nombreuses aspérités, l'identification de certains signes peut, parfois, être discutable, en particulier, la virgule de la ligne 15, le point médian de la ligne 13, ou le double point de la ligne 11.

Parmi les différents signes de ponctuation, remarquons tout d'abord l'espèce de croix combinée avec quatre points (※※) qui apparaît à deux reprises (8, 10) et qui marque la fin d'un paragraphe.

Le signe de ponctuation le plus fréquent est le double point, վերջակէտ (:); on le trouve au moins trente fois (sans compter les deux-points qui précèdent et suivent les caractères à valeur numérique [cf. 5.3]). Il indique la fin d'une phrase dans un tiers des cas (4, 6, 6, 8, 10, 11, 12, 14, 16, 18, 18). Mis à part la série des quatre doubles points des lignes 9 et 10 qui sépare l'indication des noms et fonctions de chacun des cinq fils de Kostandin, ce signe de ponctuation peut détacher, à l'intérieur d'une phrase, certains groupes nominaux, et même, à l'intérieur d'un groupe nominal, un nom et son complément (par exemple, ligne 2: Դիմեցաւ տանարս [...] : հրամանաւ եւ ծախիւք : քաղաքահարկն Կոստանդէայ : իւր տուն աղաւթից... «A été construit ce temple [...] : sur l'ordre et aux frais: du père du roi Kostandin: [comme] maison de prières pour lui...»). Le վերջակէտ peut aussi isoler un groupe verbal à l'infinitif (7, 8, 12, 13) ou une proposition relative (15).

Il nous semble distinguer, à quatre reprises, un signe formé de deux-points et d'un point médian (:·): à la fin de la ligne 11 où il indique la fin d'un paragraphe; à la fin de la ligne 13 où il marque la fin d'une phrase; à la fin de l'inscription, après մմէն. On trouve ce signe également au milieu de la ligne 16, où il paraît détacher եւ զմերս նուաստութիւն «et [de] nous qui sommes vil» de ce qui précède, alors même que ce groupe s'analyse comme complément d'objet du verbe յիշեցիք «souvenez-vous», coordonné à un premier complément d'objet գլառացաւցեալ իշխանաց իշխանն զբազաւորահայրն Կոստանդին «[du] prince des princes sus-dit, père du roi, Kostandin»; le signe de ponctuation :· pourrait précisément avoir la fonction de séparer les deux compléments, Kostandin et T'adē — auquel réfère l'expression «nous qui sommes vil» — et marquer ainsi la différence de rang des deux personnages.

On trouve à six reprises un point médian (·) qui semble avoir la fonction du բութ (*but*′) et indiquer une légère pause: précédant une citation scripturaire introduite par բէ (3), séparant deux compléments d'objet direct coordonnés (8), placé après un complément d'objet direct qu'il met ainsi en valeur (10), précédant une proposition relative (11), encadrant un groupe prépositionnel (13), séparant deux expressions elliptiques coordonnées (17).

Il semble y avoir un autre signe, formé de la superposition d'une virgule et d'un point, ayant également la fonction d'un բութ: détachant un infinitif à l'instrumental (6), ou un infinitif introduit par la préposition մինչեւ (14), séparant une proposition concessive et la proposition principale (17).

À la ligne 15, on relève — si la lecture est juste — une virgule: celle-ci fait pendant à un double point, isolant ainsi la proposition relative (որք հանդիպիք կամ բնակիք աստ «vous qui lisez [ceci] ou habitez ici») par laquelle est désigné le lecteur de l'inscription.

À la fin de l'inscription, avant մմէն, la ponctuation finale est formée, semble-t-il, d'un double point suivi d'un petit trait courbe horizontal.

Enfin, on notera la présence de deux signes d'intonation: un accent d'insistance ' (ճեւոյ) sur le է de la forme négative չէ à la fin de la ligne 3; un accent d'exclamation ´ (եղբար) à la ligne 19, sur le է de մմէն.

5.5. Orthographe et grammaire

5.5.1. Le -յ final après -ա- et -ն-, qui n'était plus prononcé, n'est jamais noté: զա (3), ի վերա (5), հողո (8), կա (8), տա (11), իւրո (13), հողո (13), տառապէցա (16), յուսո (17).

Si հրամայեաց (12) est correctement écrit, en revanche, le -յ- manque dans հրամաեալ (14).

5.5.2. Dans la déclinaison des noms terminés en -ի, le -ւ- devant -n- manque seulement dans Կիարացոց (11); on le trouve ailleurs, dans հոգւո (13) et որդւովք (16).

5.5.3. Aux lignes 9 et 13, se trouve une combinaison des lettres է et ք. À la ligne 9, la combinaison doit se lire էք (Հէքում) et à la ligne 13 քէ (ստորաբարձուքէնէ). Cependant dans les deux cas, il est clair qu'il faut comprendre respectivement էք (Հէքում) et քէ (ստորաբարձուքէնէ). On peut penser que du fait du peu de lisibilité qu'aurait eu une combinaison des lettres է et ք, le graveur a préféré écrire է à la place du է attendu.

5.5.4. À la ligne 14, on lit գնամենեսան — avec une combinaison de trois lettres, նամ, et deux de deux lettres, են et ան — ; il faut naturellement corriger en գամենեսան.

5.5.5. La langue de l'inscription, rédigée en arménien classique et ne laissant paraître aucune forme populaire, n'appelle que des remarques de détail.

À la ligne 5, devant la citation scripturaire, on aurait pu avoir la particule քէ: բոս այնք քէ, comme à la ligne 7.

Au début de la ligne 12, on lit: Արդ նուաստս վարդապետաց «Or, moi, le plus indigne des *vardapet*». On attendrait: Արդ <էս> նուաստս <ի> վարդապետաց, avec, en plus, le pronom personnel sujet ես — auquel répond le -ս final de նուաստս — et la préposition ի — pour introduire վարդապետաց. S'agissant de ես, si on peut distinguer quelques traces de la première lettre է, le second caractère, ս, reste invisible. Quant à la lettre ի, il n'est pas exclu qu'elle soit combinée au վ de վարդապետաց: il semble³⁷ qu'il y ait un petit trait recourbé inséré entre les deux hampes du վ.

Les deux phrases des lignes 12 et 13 ont une syntaxe assez relâchée, la première n'ayant pas de forme verbale personnelle et la seconde comportant des verbes à l'infinitif, ի բաց էլանել et հոգալ, sans fonction vraiment claire.

À la ligne 17, la phrase ծախքն արհունական էք comporte une forme verbale au singulier alors que son sujet est au pluriel. Il s'agit en l'occurrence d'un nom très souvent employé au pluriel, ծախք; cela pourrait expliquer l'absence d'accord verbal, comme il arrive parfois avec un *plurale tantum*.

³⁷ Alek'san Yakobean ne pense pas qu'il s'agisse d'un trait qui ait été gravé.

À la ligne 18, à la place de գնէրս տառապանք, on attendrait plutôt գնէրս տառապանք; mais la lecture du dernier mot n'est pas sûre: peut-être faut-il lire տառապանք³⁸, ou տառապանք, avec une combinaison de deux (նա) ou trois caractères (նաւ). Dans tous les cas, la syntaxe n'est pas bonne.

6. Citations scripturaires

Les lignes 3-8 comportent plusieurs citations scripturaires. On observera qu'à la ligne 6, la citation annoncée comme étant tirée des épîtres de Paul est en fait extraite de l'évangile de Jean.

Liste des citations:

Nouveau Testament: Mt. 10,38 (3), Mt. 10,37 (4), Jn 10,11 (5), Jn 3,16 (6).

Ancien Testament: Ps. 37,19 (7), Lam. 3,28-29 (8).

7. Apports de la lecture proposée

Les lectures données par Sibilian (1876), Alichan (1885), Dashian (1901) et Melik' T'ēvēk'ēl (1914) comportent plusieurs erreurs qui ont eu, pour certaines d'entre elles, de fâcheuses conséquences sur l'interprétation historique.

Signalons en particulier l'introduction du nom de deux des filles de Kostandin/Constantin (lignes 10 et 11), alors que, précisément, celles-ci, contrairement aux fils de Constantin, ne sont pas appelées par leur nom, mais simplement désignées respectivement par «l'aînée» (10), «l'autre» — c'est-à-dire «la deuxième» (11) — et «la troisième» (11). En outre, à la ligne 11, la lecture որդի «fils» à la place du suffixe -որդ qui sert à former les nombres ordinaux³⁹ pousse, je ne sais trop comment, Alichan à supposer qu'il ait fait allusion à la seconde fille du nom de Mariam (Բ դուստր՝ Մարիամ անուն).

De même, à la ligne 12, il faut lire ձեռն<ա>սնունդ գոլով հաւր ք՝գին («étant élevé par le père du roi») et non ձեռնասուն որդի գոլով Հէր. քգ. («étant élevé comme un fils par le roi Het'um»)⁴⁰. De ce fait, c'est

³⁸ Lecture d'Alek'san Yakobean.

³⁹ De même, aux lignes précédentes (9-10), les suites de caractères գ՛որդն, գ՛որդն, գ՛որդն («le 2^e», «le 3^e», «le 4^e») ont été lus respectivement գ՛որդին, գ՛որդին, գ՛որդին («le 2 fils», «le 3 fils», «le 4 fils», le nombre cardinal devant sans doute être compris comme un ordinal).

⁴⁰ Dashian (1901, p. 311 et note 10), lit bien ձեռնասուն որդի գոլով Հայոց քգ.ախարն («étant élevé comme un fils par le père du roi d'Arménie») mais note que sa lecture peut poser problème.

Het‘um, selon la lecture de Sibilian, qui ordonne (հրամայեաց) la construction de l’ermitage; ce qui est en contradiction avec ce qui est inscrit à la ligne 2 où il est explicitement dit que l’ermitage a été construit sur l’ordre de Constantin, le père du roi. Curieusement, Alichan n’a pas relevé cette contradiction.

TABLEAU DES PRINCIPALES LECTURES DIVERGENTES

ligne	A. O.	Սիպիլեան/ Sibilian ⁴¹	Ալիսան/ Alichan	Տաշեան/ Dashian	Մելիք Թեվեֆէլ /Melik‘ T‘ēvək‘ēl
1	Ի ք Վ ՈՂ	Ի քվ. ՈՂ.		Ի քվին ՈՂԱ ⁴²	ի քվ ող
6	սապէս եւ սա արար հոգալով		սապէս եւ կամաւ հոգ.	սապէս եւ կամաւ հոգւոյն	սապէս եւ կամաւ հոգալով
8	լռիկ միայն		լռո եւ միայն	լռո եւ միայն	լռո եւ միայն
8-9	թ՝ գեցուցանէ [...] զգեղադէւն	թագաւորեցոյց [...] զգեղաւորի	թգ՝ րեցուց [...] զգեղադէւն	թագաւորեցուց [...] զգեղադէւն	թգեցուցանէ [...] զգեղադէւն
9	զԲ՝ որդն		զԲ՝ որդին	զԲ՝ որդին	զԲ՝ որդին
9	զԳ՝ որդն		զԳ՝ որդին	զԳ՝ որդին	զԳ՝ որդին
9-10	զԴ՝ որդն		զԴ՝ որդին	զԴ՝ որդին	զԴ՝ որդին
10	զաւազ դուստր իւր կուսան	զՄարգարիտ դուստր ՅԺԲ տիս նա ⁴³	զՄարգարիտ դուստր յԺ Բ տիս նա	զՄարգարիտ [] նա	զԱրգադ? դուստր իւր կուսան?
10	յարդարէ ի կարգս կրանաւորութեան	յարդարէ ի Մարգարիտ թագաւորութեան	յարդարէ ի մարգա... (թա) գաւորութեան	յարդարէ ի մ []ութեան	յարդարէ ի մարգս երանաւորութեան?
11	զմիւսն	զԻմբան?	զՍտեփանէ	զՍտեփանի	զՍտեփան?
11	զԳ՝ որդն	զԳ. որդին	զԳ՝ որդին	զԳ՝ որդին	զԳ՝ որդին
11	տա<յ> կնութե՛	պարոնութեան	պարոնութեան	պարոնութեան	տանու(տերու)թե՛

⁴¹ Dans son article (1876, p. 172-173), Sibilian ne donne qu’une lecture partielle de l’inscription. En revanche, la traduction française qu’il fait de l’inscription et qui est reproduite chez Davis (1879, p. 46-47) est complète.

⁴² Il semble que ce que Dashian (1901, p. 310, note 1) interprète comme un Ա — et dont il n’est pas tout à fait sûr — soit en fait une des «volutes» du «double» *patiw* qui surmonte le Ղ (voir *supra* 5.3).

⁴³ La traduction française que Sibilian donne de l’inscription (Davis 1879, p. 46-47) ne correspond pas exactement à cette lecture; il n’est pas question de «sa fille Margarit, à l’âge de] douze ans» mais de «sa fille Ankart» (*sic*).

12	Թաղէ	Թաղէի	Թաղէի	Թաղէի	Թաղէի
12	ձեռն<ա>սնունդ		ձեռնասուն որդի	ձեռնասուն որդի	ձեռնասուն որդի
12	հաւր ք զին		Հեթ. քգ.	Հայոց քգ.ախարհ	...
14	մինչեւ		ինձ եւ	ինձ եւ	ինձ եւ
14	ի յանգել ամենայնին		ի յանգ ել միայնարանս	ի յանգ ել միայնարանս	ի յանգ ել Ա յ տունն?
16	զմերս ն<ո>ւաստութիւն]		զմիաբան... նուաստութեան?	զմերս նուաստութիւն	զմիաբան աստութեան?
18	զմերս տառապան>ա<f		զմիանձս [որք յան]ապատի...	զմիանձն [... ա] նապատիս [ի Քրիստոս]	...

A. O.

L'INSCRIPTION DU RÉGENT CONSTANTIN DE PAPERŌN (1241)

REMISE EN CONTEXTE HISTORIQUE

Visiteurs et lectures de l'inscription*Le père Sibilian et la découverte de l'inscription*

Resté célèbre pour ses travaux en numismatique arménienne, le père mékhitariste de Vienne Clément Sibilian est né en 1824 à Constantinople, où il resta en poste la majeure partie de sa vie. La somme de ses recherches sur les monnaies ciliciennes fut publiée après sa mort par le père Grigoris Galēm̄k'earean⁴⁴, qui insiste dans sa préface sur les nombreux voyages effectués par le défunt. C'est en automne 1875 que le père Sibilian put enfin réaliser le périple d'étude en Cilicie dont il rêvait depuis longtemps. Il était accompagné d'un archéologue britannique, M. Ancketill, ami du pasteur Davis qui venait juste de parcourir à fond la région, d'avril à juillet 1875. Selon le précieux récit illustré qu'il publia plus tard, Davis quitta Tarse en avril vers le nord, mais sans poursuivre jusqu'au château de Paperōn, pour lequel il cite *in extenso* le journal de bord d'Ancketill⁴⁵ : «Le 28 octobre 1875, je partis pour Tchandeer Kalesi [Paperōn], à huit heures au NO de Tarse, en compagnie du père Sibilian». Le lendemain, ils aperçurent, sur un mur d'«un ancien ermitage arménien seulement accessible par le côté nord, bâti sur un rocher en saillie, [...] une longue inscription en arménien, de dix-huit lignes [...]. Le père Sibilian s'allongea sur le dos au bord du précipice [...] et à l'aide de jumelles il tenta de déchiffrer l'inscription; au bout de presque deux journées de travail il réussit à lire ce qui suit». Davis donne ensuite la traduction française faite par Sibilian.

À son retour, Sibilian donna à Smyrne, le 15 mars 1876, une conférence relatant son voyage, qui fut aussitôt publiée dans la presse⁴⁶. Il rapporte qu'à deux heures de Paperōn, vers l'ouest, il arriva à la chapelle et trouva sur un mur inaccessible cette inscription «de dix-sept lignes et demi, concise, sans séparation entre les mots, avec souvent deux ou trois lettres imbriquées en un même signe, donc excessivement difficile à lire. Cette inscription avait jusqu'à présent échappé aux yeux de tous les voyageurs, et même si elle était connue des Arméniens de la région personne n'avait

⁴⁴ Sibilian 1892.

⁴⁵ Davis 1879, p. 43-47.

⁴⁶ Sibilian 1876, p. 145-150, 169-175.

pu en lire plus que quelques mots». Il reproduisit dans l'article deux extraits, le début et la partie généalogique, en les rendant accessibles aux lecteurs, en particulier en complétant les mots abrégés. Sa lecture commence par *h [p]l. 111*, c'est-à-dire «en l'an 690», soit 1241.

La même année 1876, Sibilian fit une conférence analogue à Constantinople. Il décéda peu après, le 23 mai 1878 lors d'un voyage en Asie Mineure.

Alichan et la diffusion de l'inscription

À Venise, le père Alichan, dans sa monumentale publication de 1885, consacra plusieurs pages⁴⁷ à «l'importante inscription de dix-sept lignes de Constantin père du roi. Vu la difficulté de ces lieux escarpés, le père Clément Sibilian l'a examinée de loin à la jumelle et a passé plus de douze heures (deux jours) pour copier ce qui suit». Le savant, lui aussi mékhitariste, donne alors le texte, qui diffère en certains points de la lecture de Sibilian, après quoi il écrit: «Manque la date de la construction du couvent ou ermitage, essentielle pour l'histoire et la connaissance de la famille et des fils de Constantin père du roi». Paradoxalement, plus loin dans son ouvrage, le même Alichan donne la bonne date⁴⁸! On a vu en effet que Sibilian l'a parfaitement lue. On peut supposer qu'Alichan a d'abord reçu le texte envoyé par un père mékhitariste de Constantinople qui aurait omis la date, et qu'il l'ait apprise plus tard en oubliant de corriger ce qu'il avait écrit. Ajoutons qu'elle ne figure pas dans la traduction française de Sibilian donnée par Davis.

Le texte publié par Alichan n'est en tout cas pas celui de Sibilian, contrairement à ce qu'écrivent les savants postérieurs⁴⁹, dont certains ajoutent que ce dernier n'avait pas lu la date. Se fiant à Alichan, ils n'ont pas consulté les articles publiés par Sibilian lui-même dans des revues qui, pourtant, doivent bien se trouver dans les bibliothèques mékhitaristes. Une autre remarque intéressante concerne une évidente contradiction, qu'apparemment personne n'a relevée, dans le texte publié par Alichan: on lit au début que la construction a été ordonnée par Constantin père du roi, alors que plus bas le graveur T'adē, chargé de la construction, écrit que l'ordre est venu du roi lui-même. Il y a là clairement une erreur de lecture.

⁴⁷ Alichan 1885, p. 74-76; Id. 1899, p. 77-79.

⁴⁸ Alichan 1885, p. 144; Id. 1899, p. 152.

⁴⁹ Dashian 1901, p. 311, n. 1; Melik' T'évêk'êl 1914, col. 436, 438; *AnjB* t. II, p. 247; Oskian 1957, p. 300; Gottwald 1941, p. 99.

Lectures et reproductions au xx^e siècle

Après Alichan, l'inscription est revenue à l'ordre du jour en 1901, quand un autre père mékhitariste de Vienne, Dashian, reçut un petit livre en allemand incluant la première photographie — de qualité médiocre — de l'inscription⁵⁰. Elle lui permit d'en donner une nouvelle lecture⁵¹, après celles de Sibilian et d'Alichan. Un peu plus tard, à la lumière d'une meilleure photographie, transmise par son ami le philologue Gottwald, une quatrième lecture fut donnée en 1914 par Melik' T'ēvēk'ēl, qui la mit en parallèle avec le texte d'Alichan⁵². L'auteur nota avec des points d'interrogation plusieurs mots, et remplaça par des points de suspension le passage ayant trait à la commande du roi.

Le site n'a dès lors connu que très peu de visiteurs: on n'en connaît que deux qui ont vu l'inscription. J. Gottwald publia sa description en 1941, avec une traduction allemande et une photographie⁵³ — certainement une autre image que celle qu'il avait fournie à Melik' T'ēvēk'ēl vingt-sept ans plus tôt. Après lui, Robert Edwards l'étudia en 1979 et en 1981 et en donna lui aussi une photographie⁵⁴. Aucun des deux ne proposa une quelconque nouvelle lecture. Si l'on récapitule, on disposait à la fin du xx^e siècle de quatre lectures — entre 1875 et 1914 — et de trois photographies — entre 1901 et 1979.

Personne n'ayant parlé de l'inscription depuis 1981, il était tacitement admis que, comme bien d'autres, elle avait disparu, une idée reçue, de surcroît entretenue par une confusion. Ainsi, Alichan parle par erreur de notre inscription comme de «l'inscription de l'église de Paperōn de 1241»⁵⁵. L'église en question est la *Chapelle du connétable Smbat*, que celui-ci fit construire en 1251 dans le château de Paperōn (fig. 10, p. 280) comme on le lit sur une superbe inscription qu'il y fit graver et que Franz Schaffer remarqua en 1901⁵⁶. Elle aussi avait été déchiffrée pour la première fois par Sibilian lors du même voyage⁵⁷, et elle aussi fut décrite et photographiée plus tard par Gottwald⁵⁸ (fig. 8, p. 279). Ajoutée à la proximité géographique et chronologique, la ressemblance morphologique des deux

⁵⁰ Lohmann [1901], p. 20.

⁵¹ Dashian 1901, p. 310-311; Oskian 1957, p. 300-302.

⁵² Melik' T'ēvēk'ēl 1914, col. 436-437.

⁵³ Gottwald 1941, p. 97-103 et planche VI.

⁵⁴ Edwards 1982, p. 172-173 et fig. 36, 37; Id. 1983, p. 144-145.

⁵⁵ Alichan 1885, p. 144; Id. 1899, p. 152.

⁵⁶ Schaffer 1903, p. 59.

⁵⁷ Sibilian 1876, p. 171.

⁵⁸ Gottwald 1936, p. 95-96 et fig. 7.

inscriptions a certainement entretenu la confusion. Or, lors de la visite d'Edwards à Papeřōn en 1979, le mur portant l'inscription du connétable n'existait plus⁵⁹.

Enfin la bonne lecture

L'inscription du régent Constantin, en sommeil depuis 1981, a été resuscitée en 2011 grâce à la visite de Maxime Goepp. Ses nombreuses photographies de haute définition ont permis à Agnès Ouzounian d'en donner enfin une lecture correcte presque un siècle après la dernière tentative, ainsi qu'une traduction française. On remarquera que les noms des trois filles de Constantin n'y figurent pas et que le graveur confirme le père du roi comme unique commanditaire.

Constantin de Papeřōn et ses proches

Un régent à la poigne de fer

Fondateur du dernier royaume d'Arménie, en Cilicie, Léon I^{er} mourut en 1219 sans héritier mâle. À la suite d'une âpre lutte de succession entre trois candidats, c'est sa fille cadette Zapēl, alors âgée de 5 ans, qui fut élevée au trône. Les grands barons formèrent un conseil de régence, d'où émergeaient deux seigneurs: Adam de Bařras et Constantin de Papeřōn, d'une branche cadette de la puissante famille héthoumide et neveu de la mère du roi défunt. Le premier fut opportunément assassiné, et Constantin se retrouva *bailli*, c'est-à-dire régent. Son but était de donner pour époux à la reine un de ses fils, Het'um, afin d'avoir la haute main sur le royaume. En un premier temps, il échoua et le conseil de régence porta son choix sur Philippe d'Antioche, fils du prince Bohémond IV auquel Léon s'était longtemps affronté. Mariage et couronnement eurent lieu en 1222, et deux ans plus tard Philippe fut arrêté par le régent et périt en prison. Il est courant de donner comme raison la politique latinophile qu'il aurait menée; c'est certainement un élément à prendre en compte, mais il ne faut pas sous-estimer l'idée fixe du régent, qui réussit cette fois à imposer, en 1226, le remariage de Zapēl avec son fils, ainsi devenu roi Het'um I^{er}. Il affirme à juste titre dans son inscription que c'est lui qui a fait de son fils un roi.

Constantin assura la régence jusqu'à la majorité de son fils, au début des années 1230. Il mena d'une main de fer et sans pitié les affaires du

⁵⁹ Edwards 1982, p. 163.

royaume, qu'il parvint à redresser en cette époque instable marquée par la crise consécutive à la succession de Léon, par l'intermède de Philippe d'Antioche et surtout par la menace turque, l'Arménie ayant dû reconnaître la suzeraineté du sultanat de Rûm. C'est lui qui transforma cette branche cadette des Héthoumides en dynastie royale, désormais fermement installée au pouvoir. Il transmet un État stabilisé à son fils, dont le règne allait marquer un sommet dans l'histoire arménienne. Constantin continua à jouer un rôle politique important jusqu'à sa mort en 1263.

Les treize enfants de Constantin

Le texte de l'inscription de 1241 est surtout intéressant du point de vue généalogique. Les cinq fils de Constantin sont donnés avec leurs noms et classés non pas selon l'âge, mais par ordre d'importance décroissante des dignités. Les trois filles, au contraire, sont citées sans leur nom mais par ordre d'âge décroissant. Ces huit enfants, et eux seuls, figuraient déjà, avec leurs noms, dans le colophon d'un Évangile copié à Sis en 1237⁶⁰. Quatre ans plus tard, l'année de l'inscription, Constantin avait certainement eu au moins un enfant supplémentaire. En effet, en 1259, «Pattin [Baudouin], frère du roi, fut intronisé évêque sous le nom de Tēr Yohanēs»⁶¹; ce Baudouin, célèbre mécène connu comme «Jean frère du roi», ne pouvait pas être né après 1241, et s'il n'est pas mentionné dans l'inscription, c'est qu'il était encore trop jeune et n'avait pas sa place dans une liste où figurent les dignités des fils. C'est lui qui nous donne dans des colophons de 1266 et 1286 les noms, par ordre d'âge, de ses six frères et six sœurs⁶². Constantin eut donc sept fils et six filles, et de ces treize enfants seuls les huit de l'inscription sont nés avant 1237.

Parmi les sept fils, Jean et Vasak étaient les derniers, mais l'ordre entre les cinq de l'inscription n'est pas clair, les deux colophons précédents en donnant un qui diffère des deux colophons antérieurs à 1250⁶³. Voici les sept fils:

- Le connétable Smbat, né en 1208, tué au combat en 1276,
- Le roi Het'um I^{er}, décédé en 1270,
- Le *bailli* Ōšin de Korykos, père de l'historien Hayton, décédé en 1265,
- L'archevêque de Sis Barseł, supérieur de Drazark, décédé en 1275,

⁶⁰ Mat'evosyan 1984, n° 156, p. 201.

⁶¹ Smbat, p. 234; Dédéyan 1980, p. 103.

⁶² Mat'evosyan 1984, n°s 282, 477, p. 343, 593.

⁶³ Mat'evosyan 1984, n°s 156, 198, p. 201, 245.

- Le maréchal Lewon, décédé en 1258,
- L'évêque Yohanēs, supérieur de Gîner, décédé en 1289,
- Le seigneur Vasak de Čanči⁶⁴, décédé en 1284; il était sans doute, on le verra, arrière-grand-père des avant-derniers rois d'Arménie, les deux Constantin de Neîr.

Quant aux filles, l'ordre entre les trois de l'inscription est clair, mais pour l'ordre des trois suivantes les deux colophons de Jean frère du roi diffèrent:

- Hrip'simē entra dans les ordres.
- T'efanō, alias Stéphanie, devint reine de Chypre en épousant en 1237 le roi Henri I^{er}, veuf.
- Kalamari, i.e. *la belle Marie*, devint comtesse de Jaffa et de Ramla en épousant le célèbre juriste Jean d'Ibelin; elle décéda en 1263. C'est à ces deux sœurs installées à Chypre et à leurs époux que Smbat envoya de Samarkande sa précieuse lettre en 1247.
- Akanc' a peut-être, on le verra, épousé un seigneur Likos.
- On ne sait rien sur Filip [Philippa] et sur Marem en dehors de leur mention dans les deux colophons de Jean frère du roi.

La racine des erreurs

Reprise telle quelle par Cyrille Toumanoff en 1990⁶⁵, la généalogie des Héthoumides établie par Rüd̄t-Collenberg⁶⁶ fait toujours autorité. Or, elle date de 1963, l'auteur n'a donc pas eu accès aux nombreuses sources, en particulier aux colophons, publiés depuis, si bien que malgré son talent son œuvre est inévitablement entachée d'erreurs, reprises par la plupart des auteurs postérieurs. C'est particulièrement flagrant en ce qui concerne notre Constantin. On va voir que, outre une erreur concernant son épouse, il y a dans sa liste des fils et filles quatre noms à supprimer et trois à ajouter (pl. V, p. 285).

Deux épouses pour Constantin?

Tout d'abord, qui était son épouse? Dans le colophon de son *Lectonnaire* de 1268, le connétable Smbat appelle sa mère Տամավիժ (Tamavič)⁶⁷,

⁶⁴ Smbat, p. 250; Dédéyan 1980, p. 121.

⁶⁵ Toumanoff 1990, p. 284.

⁶⁶ Rüd̄t-Collenberg 1963, tableau III (H2), p. 58-59.

⁶⁷ Tisserant 1927, p. 98.

c'est-à-dire Dame Alice; or, selon Kirakos, historien contemporain, le roi Het'um était «fils de la sœur» du seigneur Constantin de Lambron⁶⁸. Le régent Constantin avait donc épousé, avant 1208, Alice, sœur du seigneur homonyme de la branche aînée de la dynastie — il fit d'ailleurs exécuter en 1250 ce puissant rival, à la fois son beau-frère et son cousin issu de germains. En se basant sur deux uniques sources, les deux colophons des manuscrits commandés en 1263 et en 1266 par l'évêque Jean, où il mentionne une Béatrice մայրիկն իմ [ma petite mère]⁶⁹, on prétend souvent que Constantin avait eu une seconde épouse, mère des enfants absents de l'inscription, et donc que l'évêque Jean n'était que le demi-frère du roi. En réalité, il y a des arguments décisifs qui excluent cette interprétation et conduisent à prendre le mot մայրիկ [petite mère] non pas dans le sens de mère mais dans celui de mère nourricière, ou gouvernante. Constantin de Paperōn eut donc une seule épouse, Alice de Lambron, mère de ses treize enfants.

Les erreurs sur les fils et filles

On trouve chez Rüd't-Collenberg quatorze enfants du régent. La religieuse Hrip'simē est appelée par erreur Marguerite d'après la lecture d'Alichan, mais surtout il manque les trois dernières filles, Akanc', Philippa et Marem, qu'il ignorait faute de sources. En revanche, quatre noms sont à supprimer. Il s'agit, par ordre d'importance croissante, de:

- X épouse de Simon Mansel. En 1265, Smbat qualifie de «proche consanguin» le «Sire Simon, connétable d'Antioche»⁷⁰. L'historien arabe al-'Ayni est plus précis, parlant en mai 1268 de ce Simon Mansel comme d'un «oncle paternel du seigneur de Sis»⁷¹. Il aurait donc épousé une sœur de Constantin de Paperōn, ce qui est exclu pour des raisons d'âge et de génération. Comme à cette époque le roi préparait le passage du trône à son fils Léon, on a cherché à voir ce dernier dans le «seigneur de Sis», Simon étant alors l'époux d'une fille de Constantin, donc un beau-frère de Smbat, ce qui ne fait pas une proche consanguinité. En fait, al-'Ayni, auteur de la fin du XIV^e siècle, a dû confondre Simon avec son père Robert, qui avait été connétable avant lui. Robert Mansel a séjourné en Cilicie au début du XIII^e siècle et a bien pu épouser alors

⁶⁸ Kirakos, ch. 37, p. 287.

⁶⁹ Mat'evosyan 1984, n^{os} 266, 282, p. 322, 343.

⁷⁰ Mat'evosyan 1984, n^o 270, p. 327.

⁷¹ *HOr* t. II 1, p. 228.

- une sœur de Constantin, ce qui ferait de Simon et Smbat des cousins germains.
- *Likos*. En 1256, le commanditaire d'un Évangile évoque son père «Likos, frère du roi d'Arménie Het'um» et sa mère Akanc'⁷². Ici encore, plusieurs arguments excluent que Likos soit un nouveau fils de Constantin père du roi, entre autres son absence de toutes les listes et le fait qu'il aurait alors une épouse et une sœur appelées Akanc', un nom particulièrement rare en Arménie. On verra plutôt, comme épouse de Likos, Akanc' fille de Constantin, Likos étant alors non pas frère mais beau-frère du roi.
 - *Stéphanie*. Dans le colophon du somptueux Évangile qui porte son nom, le maréchal Ōšin, fils de Constantin de Lambron, mentionne sa défunte mère Stéphanie⁷³. Or, parmi les otages que le roi Het'um I^{er} a dû envoyer en Égypte en 1268 figure son ֆեռորի [fils de la sœur] Ōšin. Si on l'identifie au maréchal, Stéphanie, épouse de Constantin de Lambron, se retrouve dans la liste des enfants de Constantin de Paperōn. Aucune source ne permet de corroborer cette affirmation: le régent eut bien une fille du nom franc de Stéphanie, mais il s'agissait de la reine de Chypre.
 - *Constantin de Nefir*. Après l'assassinat du roi d'Arménie Guy de Lusignan en 1344, la couronne passa à la branche héthoumide de Nefir, en la personne du roi Constantin, fils du maréchal Baudouin qui avait été en 1319 possesseur du *Lectionnaire du connétable Smbat*. Dans son colophon, il se présente comme «fils de Constantin de Nefir et քռնի [petit-fils] de Constantin de Paperōn»⁷⁴, ce qui ferait de ce Constantin de Nefir un fils supplémentaire du régent. C'est peu vraisemblable. Non seulement un tel nom ne figure lui non plus dans aucune des nombreuses listes, mais il est rarissime d'avoir un père et un fils de même nom, et quand cela arrive c'est à l'aîné que le père donne son nom, alors qu'ici ce serait à l'un des derniers. Pour résoudre le problème, il convient de rappeler que le mot քռնի a souvent un sens plus large que celui de petit-fils, désignant un descendant. Si on le prend ici au sens d'arrière-petit-fils, on respecte la coutume qui veut que les noms sautent une génération: Constantin de Nefir est alors petit-fils de Constantin de Paperōn, et le roi Constantin petit-fils de Constantin de Nefir. Reste une question: duquel des sept fils de Constantin de Paperōn son homonyme

⁷² Mat'evosyan 1984, n° 237, p. 289.

⁷³ Mat'evosyan 1984, n° 352, p. 441.

⁷⁴ Tisserant 1927, p. 99.

de Nefir serait-il le fils? Il y en a un qui s'impose, comme l'a fort justement fait remarquer Lewon Têr-Petrosian⁷⁵. En effet, Constantin de Nefir avait trois fils, dont un «Vasak de Čanči»⁷⁶. Or, l'un des deux fils de Constantin de Paperŏn qui ne figuraient pas dans l'inscription s'appelaient, on l'a vu, «Vasak de Čanči», et il avait justement un fils du nom de Constantin⁷⁷; il faut certainement y voir le premier seigneur de Nefir. Avec ce schéma sont respectés la transmission héréditaire du fief de Čanči et les passages des noms Constantin et Vasak des grands-pères aux petits-fils.

C. M.

⁷⁵ Ter-Petrosyan 2007, p. 431-432.

⁷⁶ Tisserant 1927, p. 183.

⁷⁷ Mat'evosyan 1984, n° 526, p. 648.



Fig. 1

Kız, vue d'ensemble depuis le promontoire Nord. Cl. M. Goepp (2012).



Fig. 2

Kız, détail présentant la ruine du mur Nord de l'église. Cl. M. Goepp (2011).



Fig. 3

Kız, vue générale des aménagements intérieurs de l'église. Cl. M. Goepp (2011).



Fig. 4

Kız, détail intérieur de l'ouverture du chevet. Cl. M. Goepp (2011).



Fig. 5

Kız, détail extérieur de l'ouverture du chevet. Cl. M. Goepp (2012).



Fig. 6

Kız, détail de la niche Sud du chœur. Cl. M. Goepp (2011).



Fig. 7

Kız, vue générale du mur portant l'inscription. Cl. M. Goepp (2012).



Fig. 8

Paperön, vue générale de l'inscription, aujourd'hui détruite. Cl. J. Gottwald (1936).

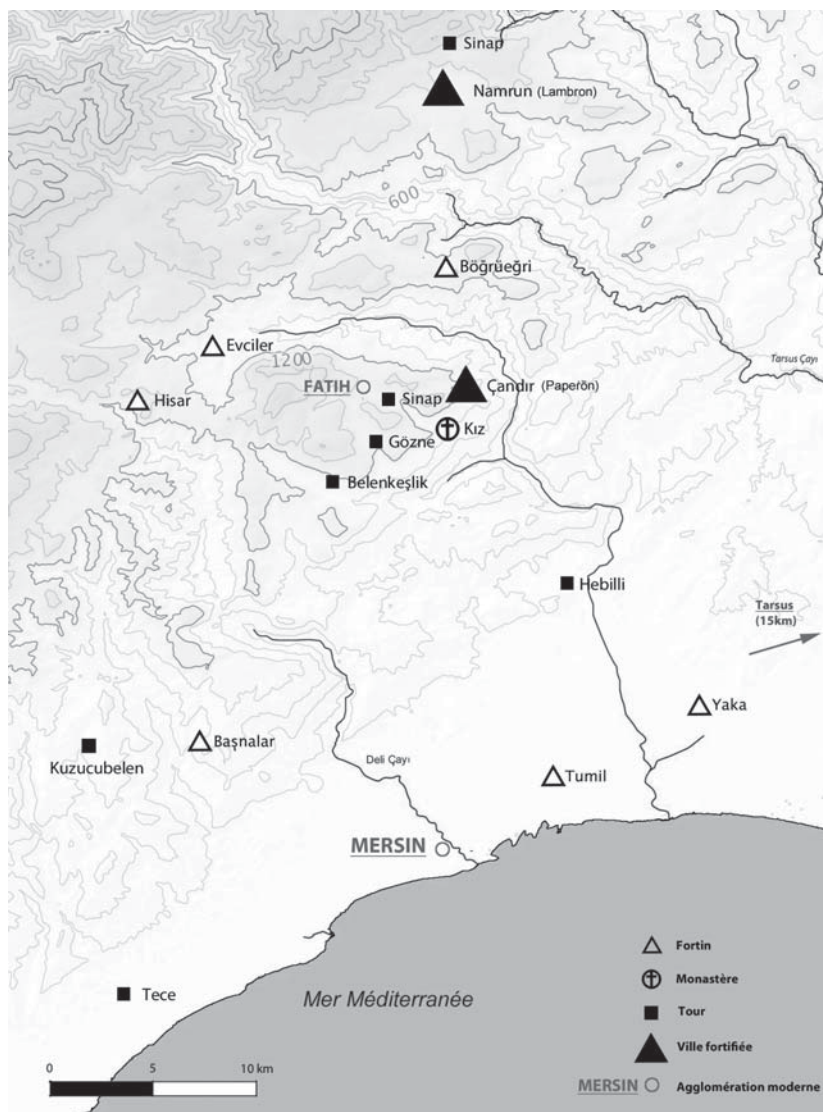


Fig. 9

Kız, détail de l'inscription. Cl. M. Goepp (2012).

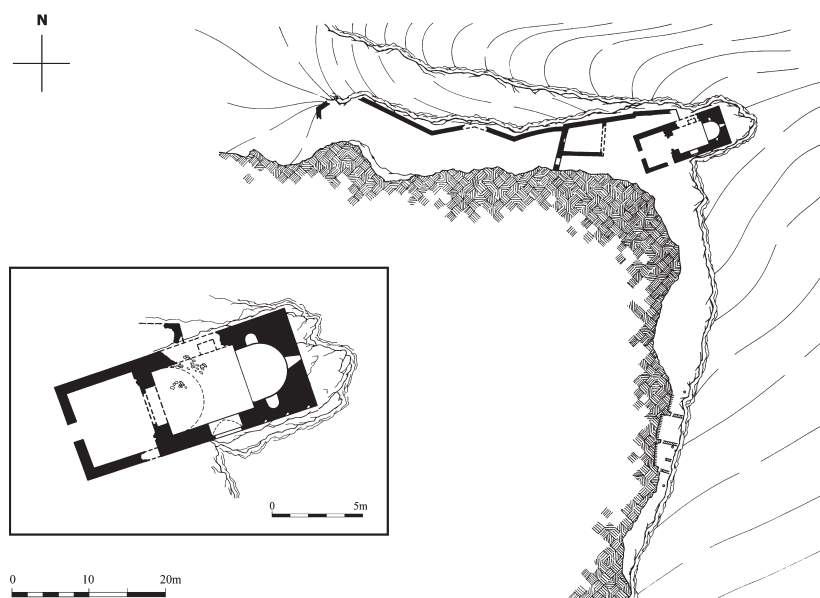


Fig. 10
Paperōn, vue générale. Cl. M. Goepf (2011).



Pl. I

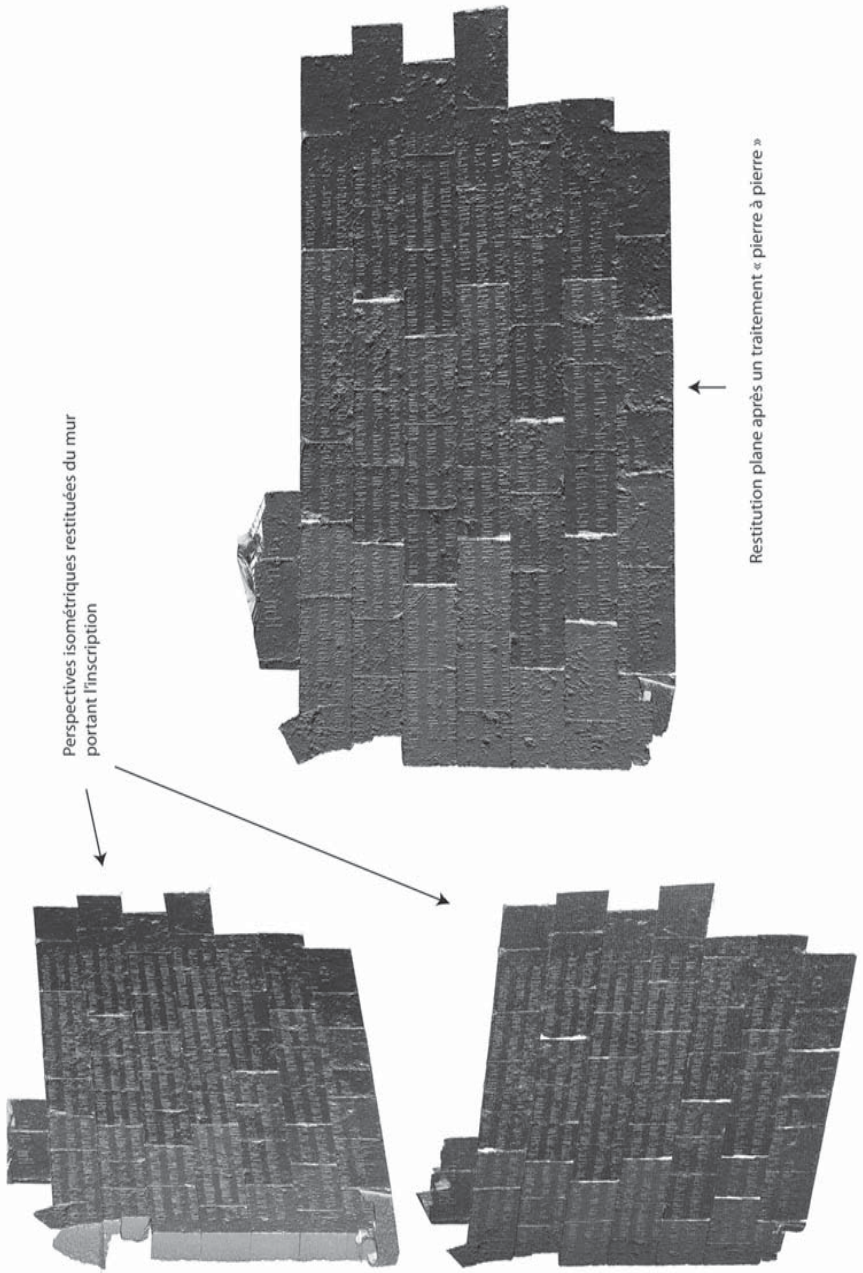
Carte de la région de Kız. J. Lacogne et M. Goepp.



Pl. II

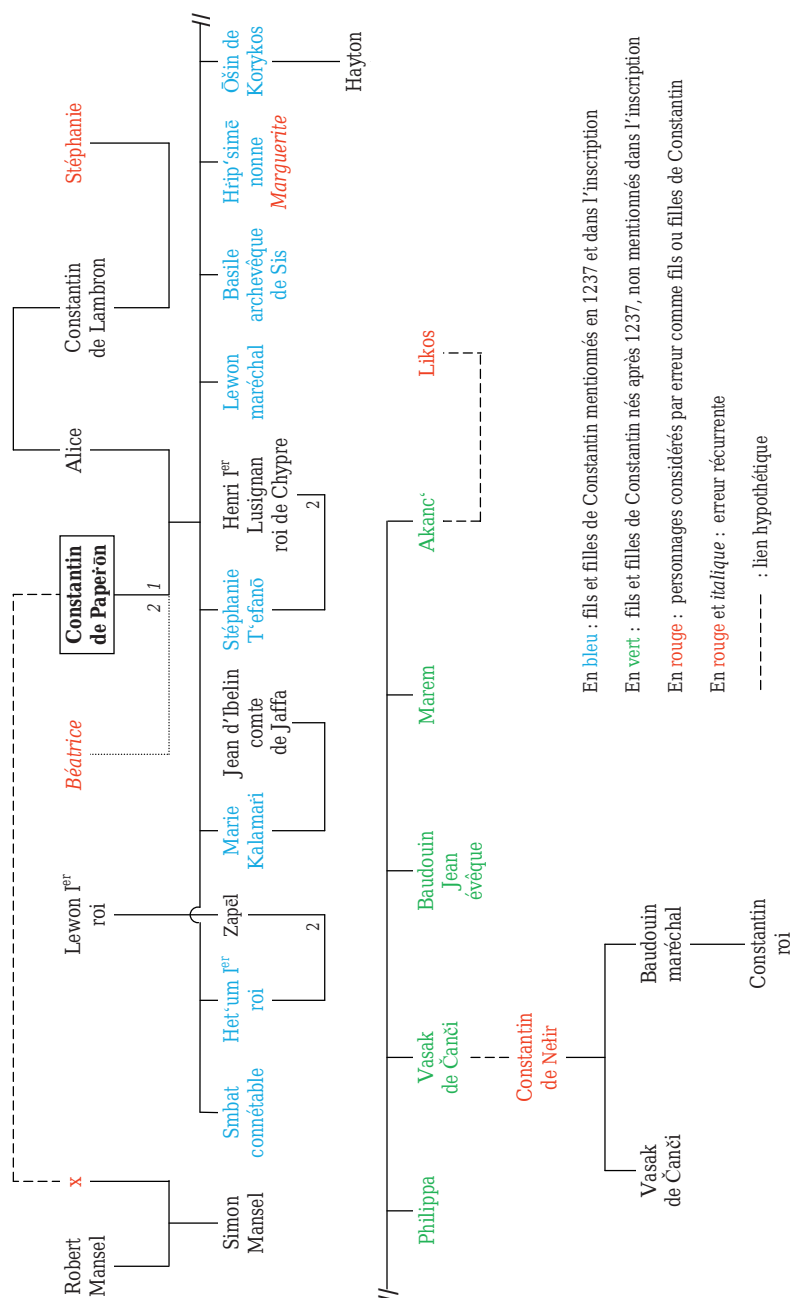
Kız

Plan de Kız, d'après R. Edwards, revu par M. Goepf



Pl. III
Kiz

Restitution photogrammétrique du mur portant l'inscription. J. Lacogne



Pl. V
La descendance de Constantin de Paperōn. Cl. Colin.

BIBLIOGRAPHIE

- ABRAHAMYAN (A.G.) [Աբրահամյան (Ա. Գ.)]
 1973 Հայոց գիր եւ գրչութիւն [Lettres et écriture arméniennes], Erevan.
- AnjB = AČARYAN (H.) [Աճառյան (Հ.)]
 t. II Հայոց անձնանունների բառարան [Dictionnaire prosopographique arménien], t. II, Erevan, 1944.
- Alichan = ALIŠAN (Ł.) [Ալիշան (Լ.)]
 1885 Սիսուան [Sisuan], Venise.
 1899 Sissouan ou l'Arméno-Cilicie, Venise.
- DASHIAN = TAŠEAN (Y.) [Տաշեան (Ի.)]
 1901 «Սոյ վանքը — Երեւ արձանագրութիւնք» [Le couvent de Sis — Trois inscriptions], *Handēs Amsōreay* XII, p. 305-311.
- DAVIS (E.J.)
 1879 *Life in Asiatic Turkey*, Londres.
- DÉDÉYAN (G.)
 1980 *La chronique attribuée au Connétable Smbat*, Paris.
- EDWARDS (R.W.)
 1982 «Ecclesiastical Architecture in the Fortifications of Armenian Cilicia», *Dumbarton Oaks Papers* 36, p. 155-176.
 1983 «Ecclesiastical Architecture in the Fortifications of Armenian Cilicia: Second Report», *Dumbarton Oaks Papers* 37, p. 123-146.
 1987 *The Fortifications of Armenian Cilicia*, Washington, D.C.
- GOTTWALD (J.)
 1936 «Die Kirche und das Schloss Paperon in Kilikisch-Armenien», *Byzantinische Zeitschrift* 36, p. 86-100.
 1941 «Burgen und Kirchen im Mittleren Kilikien», *Byzantinische Zeitschrift* 41, p. 82-103.
- HELLENKEMPER (H.)
 1976 *Burgen der Kreuzritterzeit in der Grafschaft Edessa und im Königreich Kleinarmenien*, Bonn.
- HELLENKEMPER (H.) et HILD (F.)
 1990 *Kilikien und Isaurien (Tabula Imperii Byzantini 5)*, Teil 1, Vienne.
- HOr
 t. II 1 *Recueil des historiens des croisades, Historiens orientaux*, t. II 1, Paris, 1887.
- KIRAKOS
 1961 Կիրակոս Գանձակեցի, Պատմութիւն Հայոց [Kirakos Ganjakec'i, *Histoire d'Arménie*], éd. K. Melik'-Öhanyan, Erevan.
- LANGLOIS (V.)
 1861 *Voyage dans la Cilicie et les montagnes du Taurus*, Paris.
- LOHMANN (E.)
 [1901] *Im Kloster zu Sis*, Striegau.

- MAT'EVOSYAN (A.) [Մաթևոսյան (Ա.)]
 1984 Հայերեն ձեռագրերի հիշատակարաններ ԺԳ դար [*Colophons de manuscrits arméniens XIII^e siècle*], Erevan.
- MAT'EVOSYAN (A.) [Մաթևոսյան (Ա.)]
 1988 Հայերեն ձեռագրերի հիշատակարաններ Ե-ԺԳ դար [*Colophons de manuscrits arméniens V^e-XIV^e siècle*], Erevan.
- MELIK' T'ĒVĒK'ĒL
 1914 «Սբ. Փրկչի վանուց արձանագրութիւնն ի Կիլիկիա» [*L'inscription du couvent du Saint-Sauveur en Cilicie*], *Handēs Amsōreay* XXVIII, col. 436-440.
- MHB
 2009 Ղազարյան (Ռ.Ս.), Աւետիսյան (Հ.Մ.) [Łazaryan (Ř.S.), Awetisyan (H.M.)], Միջին հայերենի բառարան [*Dictionnaire d'arménien moyen*], Erevan.
- NBHL
 1836, 1837 Աւետիքեան (Գ.), Սիւրմէլեան (Խ.), Աւգերեան (Մ.) [Awetik'ean (G.), Siwrmēlean (X.), Awgerean (M.)], Նոր բառգիրք հայկազեան լեզուի [*Nouveau dictionnaire de la langue arménienne*], 2 tomes, Venise.
- OSKIAN = OSKEAN (H.) [Ռսկեան (Հ.)]
 1957 Կիլիկիայի Վանքերը [*Les couvents de Cilicie*], Vienne.
- RÜDT-COLLEBERG, W.
 1963 *The Rupenides, Hethumides and Lusignans, The structure of the Armeno-Cilician Dynasties*, Paris.
- SCHAFER (F.)
 1903 *Cilicia*, Gotha.
- SIBILIAN = SIPILEAN (K.) [Սիպիլեան (Կ.)]
 1876 «Բանախօսութիւն Գեր. Հայր Կ. Սիպիլեանի» [*Conférence du père G. Sibilian*], *Arevelean Mamul*, Smyrne, p. 145-150, 169-175.
 1892 Դասակարգութիւն Ռուբենեան Դրամոց [*Classification des monnaies roubénides*], Vienne.
- SMBAT
 1956 Սմբատայ Սպարապետի Տարեգիրք [*Annales du connétable Smbat*], éd. S. Agōlean [Ս. Ագղեան], Venise.
- TER-PETROSYAN (L.) [Տեր-Պետրոսյան (Լ.)]
 2007 Խաչակիրները եւ Հայերը [*Les croisés et les Arméniens*], t. II, Erevan.
- TISSERANT (E.)
 1927 *Codices armeni Bybliothecæ Vaticanæ*, Rome.
- TOUMANOFF (C.)
 1990 *Les dynasties de la Caucasic chrétienne de l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle, Tables généalogiques et chronologiques*, Rome.